

## Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



# Les répercussions de la langue française sur Malika Mokeddem, écrivaine algérienne francophone : du conflit identitaire à l'exil

Dalila Arezki

Volume 19, Number 3, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1096410ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4140>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

### ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Arezki, D. (2022). Les répercussions de la langue française sur Malika Mokeddem, écrivaine algérienne francophone : du conflit identitaire à l'exil. *Voix plurielles*, 19(3), 521–529. <https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4140>

### Article abstract

Cet article observe l'impact de la langue française, la langue de l'Autre, pour laquelle a opté Malika Mokeddem, écrivaine algérienne francophone de la période postcoloniale, sur son vécu culturel et son choix de l'exil en pays étranger, selon ses aspirations. L'article prend appui sur ses principaux ouvrages, à savoir : *L'interdite*, *Mes hommes*, *La désirante*.

© Dalila Arezki, 2022



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## **Les répercussions de la langue française sur Malika Mokeddem, écrivaine algérienne francophone : du conflit identitaire à l'exil**

**Dalila AREZKI**, Université Mouloud Mammeri, Tizi-Ouzou, Algérie

### **Résumé**

Cet article observe l'impact de la langue française, la langue de l'Autre, pour laquelle a opté Malika Mokeddem, écrivaine algérienne francophone de la période postcoloniale, sur son vécu culturel et son choix de l'exil en pays étranger, selon ses aspirations. L'article prend appui sur ses principaux ouvrages, à savoir : *L'interdite*, *Mes hommes*, *La désirante*.

### **Mots-clés**

Cultures ; Vécu ; Repères ; Exil ; Mokeddem, Malika

---

Dans la littérature postcoloniale, bon nombre d'écrivaines algériennes d'expression française évoquent souvent leurs conflits avec la langue d'écriture. Ayant suivi un cursus scolaire dans des écoles françaises, pour diverses raisons, du reste, elles expriment leur regret d'être contraintes, lors de leurs productions, de devoir utiliser la langue de l'Autre, celle française, en circulation et imposée durant la période de colonisation. Tel n'est pas le cas de Malika Mokeddem ; elle se situe aux antipodes de cette catégorie d'auteures. En ce qui la concerne, elle n'hésite pas à dire tous les bienfaits que la langue française lui a apportés, lui apporte encore, et quel plaisir elle ressent à communiquer, à rédiger dans cette langue aimée. Elle évolue en elle, par elle, à telle enseigne que je me suis interrogée : la langue française couramment utilisée, pour laquelle l'auteure a délibérément opté, a-t-elle des répercussions sur son vécu culturel, personnel/affectif, relationnel et son comportement identitaire jusqu'au choix de l'exil en pays étranger, selon ses aspirations ? Pour vérifier cet éventuel impact, ma recherche prendra appui sur les trois ouvrages principaux de la romancière : *L'interdite*, *Mes hommes*, *La désirante*.

### **Présentation succincte de l'écrivaine**

Malika Mokeddem est née en 1949 à Kenadsa, aux portes du désert algérien. Elle poursuit ses études en Algérie en s'opposant avec obstination à son père qui,

analphabète, est réfractaire à l'apprentissage de la langue française, et, a fortiori, à l'instruction qu'elle permet de recevoir au sein d'une institution scolaire notamment quand on est fille. Elle s'installe en France où elle exerce en tant que médecin et s'adonne à l'écriture. En 1990, elle publie son premier roman *Les hommes qui marchent*, qui sera suivi de nombreuses autres publications. Ses livres – dont certains ont été primés – sont traduits en plusieurs langues. Elle entre dans la catégorie des auteurs algériens francophones. Bédouine, sa première langue, celle orale, est *nomade*. La langue française qu'elle étudie à l'école, qui a préférence et dans laquelle elle évolue à l'aise, est sa langue d'écriture, d'expression et de communication. Sa position vis-à-vis du métissage linguistique, elle l'explique par son accès à l'école, et sa prise de possession de la langue.

### **La langue française : moyen d'expression des prises de position**

Mokeddem dit sa préférence pour la langue française, le besoin qu'elle ressent à rédiger ses ouvrages en langue française, le plaisir qu'elle éprouve à le faire. Cette langue étrangère, celle de l'*Autre* mais qu'elle s'est appropriée au point qu'elle est devenue sienne, lui permet de dire, de se dire, de s'épancher sur le *mal être* de ses personnages et, par un processus de projection, le sien. C'est l'écriture, grâce à la langue française, qui lui permet *d'être*, lui donne la sensation d'exister ; elle la porte, lui donne de l'allant, lui apporte l'évasion. Elle résume cet état d'être en ces termes : « Ma vie est ma première œuvre et l'écriture souffle sans cesse délivré » (*Mes hommes*, 120). La différence constatée entre l'école, le mode de vie des colons et la réalité quotidienne algérienne, familiale, loin de lui faire perdre ses repères supposés être sécurisants, protecteurs, fomentent sa révolte. Les lectures auxquelles elle s'adonne, lui apportent un semblant de réconfort, des moments d'évasion : « Les livres me délivrent de la permanente oppression qui sévit ici [...] Ici, tout est dramatique » (*Les hommes qui marchent*, 277). C'est la langue française, découverte dans les livres de littérature classique, qui va lui servir *d'arme* ; elle va lui permettre des audaces linguistiques qu'elle semble ne pas s'autoriser dans la *langue mère*. On pourrait avancer que pour la romancière, la langue française ouvrirait les portes de *zones interdites*, l'arabe les fermerait.

Mokeddem a vécu avec bonheur, en harmonie auprès de colons français, de religieuses – les sœurs blanches – ; dans une sorte de mimétisme, elle s'est imprégnée de leur mode de vie. Et, de façon concomitante, elle s'est éloignée de celui de sa famille, de sa société, de son pays. En effet, dans ses différents ouvrages, on relève ce thème récurrent : quitter l'Algérie, s'en échapper, *s'extraire* du climat social étouffant, pesant qui y règne : « Plus je grandissais plus le vide du désert me serrait à la poitrine, à la gorge. A scruter ce néant immuable, ses paysages fossilisés qui cernaient notre pauvreté, la brutalité des traditions, j'avais parfois des crises de désespoir à en crever tant il me paraissait impossible que je puisse jamais décamper de là. Leur échapper » (*Mes hommes*, 123 -124).

Elle dit sa rancœur contre l'Algérie et les Algériens, l'affliction éprouvée : « Comment échapper à l'angoisse [...] des tyrannies d'un pays qui a toujours troqué vos affections et vos amours contre des terreurs ou des remords, qui a toujours condamné tous vos espoirs [...] qui transforme la réussite en détresse ? » (*L'interdite*, 229-230). Elle dénonce la place et le rôle réservés aux femmes dans la société, la chape de plomb qui pèse sur elles. Elle rejette la vie médiocre, l'enfermement de sa mère en particulier, des femmes algériennes en général. Elle refuse leur soumission. Elle écrit, pour donner la position d'une de ces héroïnes de roman : « Elle ne voulait pas de cette vie là [...] une vie faisant piétiner les femmes dans quelques mètres carrés [...] Pas d'horizon aveuglé par les œillères du haïk. Pas d'esprit éborgné dès la prime enfance et à qui on ne reconnaît qu'une seule voie, celle de servir et de donner naissance. Jamais ! » (*Les hommes qui marchent*, 275). Elle laisse éclater ses ressentiments à l'égard des femmes passives aux corps voilés, cadennassés. En fait, les personnages féminins – reflet de l'auteure qui les crée – revendiquent leur côté *sauvage* ; indomptables, expansifs ; ils ont *soif* de liberté, de mouvement, d'évasion, d'autres horizons, etc.

Sachant que les langues et les cultures construisent l'identité, pour éviter que celle-ci soit source de conflits, il est entendu qu'elle doit être à la fois une et multiple. Par conséquent, il est souhaitable que, dans l'alchimie des langues et cultures en contact, le sujet construise progressivement son identité en fonction des modes d'être et des appartenances multiples qui, sans altérer l'ipséité, permettraient alors qu'il se moule dans diverses mentalités. Amin Maalouf estime que « La langue

à vocation à demeurer le pivot de l'identité culturelle » (172). Pour Mokeddem, il est certain que, par la langue étrangère, l'accès aux livres et au savoir a été rendu possible. La langue acquise a ouvert des portes et celles-ci ouvertes, le regard est allé au-delà des dunes du désert, chez *l'Autre, l'étranger* dont on emprunte dans certains cas le mode de vie en empruntant la langue. Et ce, jusqu'au point où il finit par devenir sien. Du reste, un des personnages féminins formule ce souhait en ces termes : « Nous irons en pays étranger où je pourrai marcher et écrire comme la roumia Isabelle (Eberhart), où tu pourras dire tes belles histoires en toute liberté » (*L'interdite*, 259).

On constate donc qu'au fil des écrits, dans les ouvrages considérés, que la langue préférentielle, couramment utilisée, à savoir la langue *étrangère*, telle qu'adoptée par Mokeddem, s'est substituée à celle maternelle ; elle est devenue celle nourricière, celle des affects, des relations amoureuses. Ces propos illustrent cet état de fait :

En Algérie les hommes aimés me disaient « je t'aime » en français. Les rares fois où nous essayions à l'arabe nous pouffions de rire tant nos mots nous semblaient inadaptés au langage des amants [...]  
 Finalement, c'est peut-être ça être d'une langue : ne pas pouvoir dire « je t'aime » dans une autre. Fût-elle celle tétée avec le premier lait.  
 (*Mes hommes*, 169-170)

Par le processus d'innutrition, la langue française a façonné la formation de sa personnalité, son mode de pensée, ses comportements, ses choix de vie, la représentation qu'elle a d'elle-même. Elle se détourne des coutumes et traditions algériennes pour aller vers celles françaises. Tandis que les valeurs culturelles étrangères ont été assimilées, intégrées, certaines valeurs culturelles d'origine y sont associées, d'autres conservées intactes, d'autres enfin sont totalement rejetées. Et, l'identité culturelle dans laquelle elle se fond, a pour corollaire son désir de posséder une identité autre que celle de ses origines bédouines, de son appartenance au substrat algérien.

### **L'intégration et ses difficultés : une identité en exil**

Il apparaît que les aspirations de Mokeddem, dans les interactions supposées entre les triades (langue française / mentalité française / identité française) sont confrontées à la réalité. Effectivement, dans l'appréhension, la crainte du regard de

*l'Autre*, suspicieux, ethnocentrique, qui, en se posant sur la personne *étrangère* la renvoie à ses origines ancestrales, se noue ou se réactive le problème de l'identité, d'où la douloureuse question angoissante : *Qui suis-je réellement ?*

Ainsi, « Qui suis-je ? », s'interroge, au fil des pages Shamsa, une des protagonistes de *La désirante* ; « Who am I ? » reprend Nina Simone et l'écho se fait entendre chez Mokeddem : « Again and again, and again. Oh, who am I ? » (234). Il est vrai que, se sentir occidentale, désirer l'être ne suffit pas pour basculer d'une identité rejetée à une identité souhaitée. Par conséquent, la question *Qui suis-je ?* n'aurait-elle pas pour pendant la question *Qui ne veux-je pas être ?* En effet, dans *La désirante*, l'héroïne Shamsa, en France, ne se fond pas dans la masse, elle a un faciès qui n'a rien de nordique ; elle dit : « Ils ne savent toujours pas mon origine [...] Brésilienne ? Une fille des îles ? C'est ce qu'ils supposent [...] je demeure muette » (157).

Pourquoi, a-t-on envie de demander à l'héroïne (Shamsa), à l'auteure (Mokeddem), à la femme (Malika), de demeurer muette sur ses origines ? Que cache ce silence ? Pourquoi préférer être perçue comme Brésilienne, fille des îles, plutôt que comme Algérienne ? Vraisemblablement, la réponse est complexe si on se fie au ressenti perçu dans ses réflexions : « Il m'a toujours appelée ainsi, la fille du soleil. Cela me convient. Son enthousiasme répudie la part ténébreuse, indissociablement liée à l'aveuglante lumière algérienne [...] L'autre surnom qu'[il] affectionne, 'la fille du désert', me heurte par sa pertinence cruelle » (14).

Sans tergiverser, elle dit vouloir faire table rase de ses origines, être considérée comme Française, se fondre dans la masse, ailleurs, être vue, regardée comme une Européenne tandis qu'en parallèle, elle évoque la difficulté de l'être en raison de son faciès de Bédouine. La perception de *l'Autre* et le regard qu'il pose sur *l'étrangère*, différente, chargés de préjugés produisent une mise à distance là où une symbiose serait souhaitée. La dévalorisation ressentie, bloque le processus d'intégration sans lequel on ne saurait parler de possible interculturel.

Au travers des autobiographies de l'écrivaine, du vécu des personnages de ses romans, on constate que pour Mokeddem, ce n'est pas la langue qui fait problème – comme c'est le cas chez la majorité des auteures algériennes

francophone – mais plutôt l'identité, une entité en exil. Cette constatation est confortée par ces réflexions de l'écrivaine :

Serais-tu seulement occidentale en moi ? Non, je ne crois pas. Tu es la dualité même et ne te préoccupes jamais de la provenance de ce qui t'assouvit dans l'instant. Car tout t'est éphémère et l'inquiétude ne semble t'assaillir que pour marquer le creux d'où jaillit et s'élançe le rire décapant de ta dérision. (*L'interdite*, 233).

Ou encore par celles de l'héroïne, lucide, de *L'interdite* : « Moi, je suis multiple et écartelée depuis l'enfance [...] Maintenant en France, je ne suis ni Algérienne, ni même Maghrébine. Je suis une Arabe : Autant dire, rien [...] Je porte un masque. A force d'être toujours d'ailleurs, on devient forcément différente » (191).

En dépit de ses difficultés à réaliser le processus d'arraisonement en France, des diverses difficultés rencontrées en terre étrangère, dans le cadre de l'interculturalité, son choix est fait puisqu'elle affirme : « Aussi inconfortable que puisse être, parfois cette peau d'étrangère, partout, elle n'en est pas moins une inestimable liberté. Je ne l'échangerais pour rien au monde ! » (191). Cette affirmation est justifiée par ce rappel du passé concernant un pan de son vécu en Algérie : « A force de violences et de suffocation pendant des années, j'avais fini par englober le désert et les hommes dans la même terreur : celle de ma mort avant de partir vers des ailleurs plus cléments » (*Mes hommes*, 125).

Or, paradoxalement, alors qu'elle vit en France, qu'elle s'y est installée, elle fait part de cette nostalgie qui la saisit, des *manques* qu'elle ressent, dans ces monologues intérieurs : « J'ai beau me railler en douce : Ah, non, tu ne vas pas t'y mettre toi aussi à la nostalgie ! Ce serait un comble si ce fichu désert, emblème de tous tes manques et terreurs devenait maintenant ce qui te manque le plus. Rien n'y fait » (125-126). Ou encore : « La Barqua est la dune de mon enfance et de mon adolescence. Elle me manque [...] terriblement, c'est le tremplin de mes rêves » (105-106). Ainsi, il apparaît que le choix délibéré de vivre à l'étranger, en l'occurrence en France, n'exclut pas, d'une part, la quête de repères qui, en fait, s'entremêlent : ceux *d'ici et de là-bas*. Il ne réfrène pas, d'autre part, les sentiments de nostalgie qui émergent, la submergent au détour de quelques souvenirs de *là-bas*, les paysages de dunes, les grands espaces, le soleil brûlant, les rares amis dont elle a dû se séparer.

Pour compenser ces manques, il est nécessaire qu'autour d'elle soit créé un *univers* connu – parce que familier – qui, de la sorte, lui permette de retrouver des souvenirs liés à une part de son vécu en Algérie avec les rares personnes dont elle conserve de bons et doux souvenirs. Dans *La désirante*, elle écrit :

Dès lors, tu t'es démené pour transformer ta maison. De lui donner un caractère plus méditerranéen qui me la rendrait sinon agréable du moins habitable [...] Nous avons réuni là tous les agrumes de Misserghine [...] Le souvenir de Blanche me revenait dans les exhalations capiteuses [...], sa présence pétulante accompagnant, encourageant mon acclimatation dans son pays d'origine. (83)

Le besoin de repères – ceux *d'ici et de là-bas* – est certain : En France, Shamsa – l'héroïne de *La désirante* – décore la maison dans laquelle elle s'installe avec Lou, son concubin français, de façon à lui donner un aspect « méditerranéen » (83), donc un cachet familier, puisque semblable à ce qu'elle recherche. Elle plante dans le jardin tous les agrumes, les fruits qui, par leurs couleurs, leurs senteurs, lui procurent la sensation d'être dans son pays d'origine, dans les alentours de la ville où elle a séjourné longtemps : « Les yeux attachés au bouquet de fruitiers dans leur socle de terre cuite, je revisitais les vergers de Misserghine sous la lumière chatoyante de l'Algérie » (87). Il est possible de souligner que même ailleurs, sous d'autres cieux, elle *trimbale* quelques « pierres dans [sa] poche », pour paraphraser Kaouther Adimi (2006). Elles lui permettent de rester *en lien* avec son pays d'origine. Placée dans un *entre-deux*, elle reconnaît : « C'est tout de même troublant de se sentir à la fois ici et là-bas, l'autre et celle-là » (*L'interdite*, 234).

Partagée entre la France et l'Algérie, elle dit puiser dans ses racines nomades la force de s'opposer aux coutumes et traditions de son pays pour aller vers celles françaises. Cela a pu se faire, vraisemblablement, grâce à l'accès à la langue française, à sa maîtrise, sous son impulsion. Pourtant, il apparaît que : « Seule entre deux pays [...] [elle est] souvent mise en demeure de [s'] expliquer sur des choix intimes, fondateurs. De négocier [sa] présence » (*Mes hommes*, 114). Entre fuite, rancœur, révolte, vengeance, amour, elle se réfugie dans l'exil, en vain ; elle doit « acclimater [ses] angoisses d'étrangère » (79). Et faire une conjugaison en *double culture* de façon sélective, source de comportements ambivalents. Il semblerait que le *Je* ne puisse annihiler le *Tu* et vice versa ; *Je* et *Tu* enserrés dans la même sphère, s'entrechoquent comme des électrons et font qu'elle se cherche, cherche ses



repères, son refuge, ses amours : « Montpellier : revenir ou non ? [...] Salah ou Vincent ? Lorsque l'on a toujours agi sous la contrainte ou dans l'urgence, avoir subitement le choix est un effroi, un luxe piégé que l'on fixe à reculons » (*L'interdite*, 233-234).

D'où cette « fuite dans plusieurs êtres entrecroisés » (152). Ce stratagème ne semble pas être la panacée pour résoudre la question identitaire : *Qui suis-je ?* puisque, selon Zohra Guerraoui et Bernard Troadec, « La manière dont chacun se (re) structure, se (ré) équilibre, élabore son compromis culturel susceptible de faciliter les mises en relation, et gère cet entre-deux [...] peut être conflictuelle » (27). De ce point de vue, on peut considérer que cela semble être le cas de Mokeddem qui met en exergue dans ses romans autobiographiques des aspects problématiques tels qu'ils peuvent exister lors de la mise en place du processus de l'interculturalisation.

## Conclusion

Dans les diverses productions de Mokeddem, une part de son vécu se profile dans le nœud du récit. Soit elle se projette – consciemment ou inconsciemment – sur l'une de ses héroïnes : elle est enferrée dans des conflits culturels, elle a une identité *tirillée*, en *migration* et doit gérer des ambivalences dans une position d'exilée. Elle est, également, face à un choix cornélien : ses sentiments amoureux sont tirillés entre deux amants dont l'un est Algérien, l'autre Français. C'est toujours, au bout du dilemme, en faveur du concubin français qu'elle tranche pour qu'il la rejoigne sur les traversières qu'elle emprunte. Soit elle s'exprime à titre personnel pour dire quel tremplin a été pour elle la langue française, à savoir : son rejet de toutes formes de soumission, son refus des us et coutumes de son pays d'origine. Et, son mode de vie arrêté par préférence : « juste le désir, le plaisir. Juste les commencements » (*Mes hommes*, 69). Ses choix, ses prises de position, ses reniements, pour se forger une identité autre que celle de ses appartenances premières, s'ils ne l'ont pas fait basculer dans le processus de la déculturation, l'ont – à tout le moins – contrainte à user de stratégies identitaires. Lesquelles visent à préserver l'équilibre instable entre assimilation et intégration, conséquences du phénomène d'acculturation. Sur un fil ténu entre deux pays, où se situe réellement

Mokeddem, formée dans et par la langue française ? Qu'en est-il au regard des répercussions sur son vécu culturel, personnel/affectif, relationnel engendrés par son choix linguistique, de sa *quête* identitaire ? Tenter de la cerner, c'est tenter d'aller à la recherche de la multiplicité de ses appartenances, de ses identités mouvantes, en exil, même s'il semble, selon ses dire, qu'elle ait finalement « trouvé [sa] place dans ce berceau flottant entre deux rives » (*La désirante*, 32). Peut-on alors avancer que le *voilier* de ses errances, de ses pérégrinations migratoires, identitaires a fini par jeter l'ancre ?

### **Ouvrages cités**

Adimi, Kaouther. *Des pierres dans ma poche*. Paris : Seuil, 2006.

Guerraoui, Zohra et Bernard Troadec. *Psychologie interculturelle*. Paris : Colin, 2000.

Maalouf, Amin. *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset, 1998.

Mokeddem, Malika. *L'interdite*. Paris : Grasset, 1993.

--- . *Les hommes qui marchent*. Paris : Grasset, 1997.

---. *Mes hommes*. Paris : Grasset, 2005.

---. *La désirante*. Alger : Casbah, 2011.